

Judith Schlanger

## Dorothy Richardson, écrivain célèbre

Elle (!) détestait faire la cuisine. Et dans ses hivers de Cornouaille elle devait, tous les matins, allumer le poêle, faire bouillir l'eau, aller, corpulente, au village par les sentiers toujours mouillés, et rapporter les paniers toujours lourds pour s'enfermer dans la maison. La table n'était jamais vide : l'épicerie chassait les livres ; les livres s'empilaient sur le fauteuil ou par terre. Et pendant ce temps, serré dans un vieux manteau noir — car un poêle qui tire vraiment mal demande une demi-matinée d'attention — Alan, très pâle, le crayon à la main, se tenait déjà complètement absorbé à sa place, parti dans sa journée, n'ayant pas déjeuné. Et l'eau n'arrivait pas à bouillir, et rien n'est simple dans un breakfast anglais, et surtout pas l'odeur qui restera ensuite enfermée toute la journée, flottant autour des lampes allumées dès le matin, tandis qu'on hésite à fermer les rideaux sur les crêtes de brume qui assombrissent la pièce. Déjà le toit de tôle crépite sous la pluie qui descend. Pluies fines qui ne termineront jamais, rythmes doux des longues durées sans limites, journées confinées et humides, journées que la Cornouaille se réserve : il ne fait pas froid, mais on ne sortira pas, personne ne sortira. Parfois aussi, en fin de journée, des pluies de bourrasque assaillent le toit. On ne peut pas les ignorer, cela crie trop fort. Alan, lui, penché sur sa planche à dessin, ne dit rien. Mais il tousse un peu, et il n'a jamais faim. Elle repousse les livres ouverts et son papier, et se lève, sous ce bruit de cataracte, pour rassembler ce qu'il faudra pour le thé. Personne n'a faim, la pluie résonne trop fort dans cet enfermement d'après-midi, mais c'est l'heure où il faut qu'Alan mange et la table va être mise pour le thé. Le compte-rendu qu'elle écrit pourrait être terminé ce soir ; il faut qu'il soit plus long, il faut qu'il parte vite. La traduction attend — mais qui voudrait penser à cette longue traduction dans ce vacarme, en disposant couverts et assiettes ? La traduction est déjà payée, et devait être livrée en automne. Elle sera terminée à la fin de l'hiver. Alors ils pourront avoir, un peu plus loin sur la même côte, ce dont elle rêve toute l'année et dont l'idée l'accompagne tous les jours : un mois de pension. Quatre fois par jour ils descendront s'asseoir à table : tout sera prêt à l'heure dite, tout y sera. La soupe, ou rouge ou blanche, la tranche de viande et ses deux légumes et une sauce, et le dessert crèmeux, et le fromage sur biscuits. Avec la régularité des miracles, les repas se succéderont sans surprise. Eux auront de longues journées. Ses journées à elle seront immenses. Toute une matinée, toute une après-midi, une promenade peut-être, encore toute une

soirée. Et le livre pendant toutes ces heures. Comme on a faim dans ces journées pleines, et de quel appétit on s'assied à la sécurité des repas. On devient si riche de temps quand la table est servie. En attendant c'est l'hiver en Cornouaille. Les nuits ont d'autres pluies encore, violentes et distendues comme ce qu'on se dit la nuit. Des heures fracassées sous ce qu'on se dit. Ce livre dans la série des livres. Les années se cherchent sous l'arche de la pluie. Ce n'est pas seulement qu'on entend très fort la tôle du toit, ces nuits-là, c'est aussi que la tôle paraît très crue à même la pluie. Et la pluie imprègne le sol jusque sous la maison et la décolle, et la maison est une carcasse qui glisse et bientôt flotte, et le grand lit est une voile couchée dans l'isolement noir du moment. Au creux de cette voile sont blottis tous leurs étés de Londres. Dans leur appartement, l'espace est rempli de livres ; les cartons de dessins d'Alan s'empilent. Il accumule les projets, la steppe brûlée des projets ; un Voltaire illustré, un Rabelais, un Swift. Les pages retombent. Une série est refusée à la dernière minute. Un éditeur commande un vaste ensemble, puis fait faillite. Les cartons s'ajoutent aux cartons. En même temps, la maison de Londres est mutilée. En leur absence, quelqu'un a vendu ou dispersé des séries entières de dessins. De sorte qu'Alan est un artiste dont les œuvres seront toujours incomplètes. Il y a des creux énormes dans ses propres collections. Des pans de l'œuvre manquent ou parfois, arbitrairement, des pièces. Et toute la masse de ce qu'il ajoute ne pourra pas combler cela. Cette lacune est un accident qui colle à tout ce qu'il pourra faire. Il ne possède pas ce qu'il a fait. Ce qu'il a fait n'existe nulle part. Mais il s'obstine. Tant que l'été continue il faut ranger, épousseter, il faut s'occuper de la cuisine, achats, vaisselle, repas, tandis qu'il dessine encore, trop pâle, trop maigre et trop tendu pour penser même à l'heure du repas. Peut-être pourront-ils — si elle reçoit une autre traduction, après celle-ci qui n'est toujours pas faite, et s'il y a assez de compte-rendus en vue et qu'elle puisse placer quelques articles, et si le livre a bien avancé, de sorte qu'elle puisse aussi le négociier — peut-être pourront-ils prendre des vacances, partir en voyage. Puis ce sera l'automne et à nouveau la Cornouaille, et avec de la chance cette même maison de tôle où le poêle doit être dompté tous les matins. Mais le livre aura avancé. Et plus tard, comme au printemps de toutes les années, il y aura ces quelques semaines de pension où l'on s'assied devant des repas servis, lumineuses journées d'écrivain qu'aucune pluie ne pourra abîmer.

Elle détestait la vie domestique, c'est pourquoi elle a épousé, à plus de quarante ans et déjà écrivain, un grand tuberculeux qui ne s'occupait ni de lui ni de rien. Pendant plus de trente ans elle a pris en charge, tous les jours, tout du long, cet artiste éthéré qu'il fallait suralimenter. Ce n'est pas facile, à l'anglaise : cette ritualité monotone demande une attention aux rythmes, et de grands efforts de temps. Elle-même, négligente tant qu'elle vivait seule, distraite pour tout ce qui n'est pas fait de papier et d'idées, elle avait vécu de chambre en chambre, chez des logeuses. Mansardes-refuges, allées sordides en bordure des quartiers d'artistes. La régularité de l'autre est un piège. Ses compagnes, elle les quitte. Ses amants, elle les quitte. Elle quitte Wells qu'elle ne perdra jamais. Longtemps secrétaire dans un cabinet dentaire toute la journée, la soirée doit être à sa main comme la poi-

gnée lisse d'une porte. Quand elle finit par quitter ce poste, c'est pour gagner un temps indéterminé, bondissant ; pas encore vraiment le temps de l'écrivain, qui est routinier ; mais une durée disponible dans l'ardeur et la pénurie. Elle court tout Londres dans le réseau des discussions. Discussions politiques des Fabiens, un certain temps. Et surtout ces longs orages de paroles, mouvements amples d'oiseaux qui traversent l'espace en troupe et se resserrent soudain plus sombres, ces soirées magnifiques que la littérature offre à certaines générations. Ces soirées qu'on partage comme un mouvement d'espoir, elle les a eues. Maintenant elle est clouée. Il ne pensera pas au prochain repas. Il ne bougera pas de sa planche à dessin. Pas plus qu'il ne transigera sur son art — obscène, scatologique, effrayant pour les éditeurs — le plus dédaigneux des illustrateurs refusés ne pensera jamais à préparer son thé. La voilà clouée. Elle a quatorze ans de plus que lui. Quand elle l'épouse il est mourant. Il lui faut des heures régulières, de la suralimentation, des hivers protégés en Cornouaille, un peu de Suisse, du repos, pas trop de contrariétés. Qui aurait pu penser que ce serait pour si longtemps ? On veut aider un jeune artiste au seuil de sa mort, on se retrouve ayant franchi sa propre vie.

Elle le rencontre au début de la Première Guerre mondiale, il meurt après la Seconde. A ce moment-là, en Cornouaille, tout semble se desserrer pour elle. Soudain elle ne manque plus d'argent : il lui en faut tellement moins. L'oppression se défait. Ce n'est plus la guerre, ses amis lui écrivent, on vient la voir, elle est une personnalité au village, elle dispose de son temps. La cuisine, c'est fini. Elle va parfois déjeuner à l'auberge. C'est un plaisir très intense, quoique purement médiatisé. C'est un plaisir de déplier sa serviette quand la nourriture ne vous concerne plus. Elle s'offre le luxe de déjeuner en public comme une proclamation d'indifférence. Peu de femmes ne comprendront pas cela. Elle est libre. Mais aussi, c'est le moment où l'intensité se met en place un peu autrement, et où fluctuent le proche et le lointain. L'ardeur intellectuelle est quelque chose qu'elle porte à bout de bras comme un bagage qui lui appartient, et qu'elle dépose quelquefois, puisque c'est à elle. Elle a plus de soixante-dix ans. Elle a connu l'Europe britannique des voyages, faite de trains, de montagnes et de rencontres. Elle a connu les soirs de Londres où chaque rue noire débouche tout droit sur la salle des débats, Londres où chaque retour le soir est la découverte d'un profil. Obscur le profil, mais claire et chaleureuse la voix. Et l'évidence de la marche commune, et les intérêts qu'on partage, et cette future vie d'homme au flanc de la vôtre, quelques prénoms, le tremblé des lumières sur les trottoirs baignés de littérature, Wells irritant, obsédant, indépassable, Wells maintenant tout juste mort qui lui ampute la vie, Wells infatigablement discutant, elle a tout connu, soir à soir, dans la jeunesse lyrique des villes. Elle ne retourne plus à Londres. Leur maison, d'ailleurs, a disparu, démolie déjà avant la guerre, et démeublée. Elle range, longuement, les séries incomplètes des dessins d'Alan ; cette masse accumulée que personne ne désire et qui ne manque à personne, et qui n'est même pas présente à elle-même, irrémédiablement creusée par trop de manques. Elle aussi, elle le sait, son œuvre est incomplète : interrompue, tronquée. Maintenant qu'elle est presque déchargée d'obligations, il n'y a plus

d'obstacle entre elle et ce qu'elle écrit. Elle peut rejoindre son livre, la trajectoire, la série de ses livres. Mais non, depuis une demi-douzaine d'années qu'elle en parle, et pendant une demi-douzaine d'années encore, elle ajoutera à peine deux tiers de volume. Non, rien ne sera comblé. Ce qu'il faut à un artiste qui conçoit une série, ce n'est pas seulement de vivre en pension.

Elle avait eu assez de chance, au début. Elle a une vingtaine d'années lorsqu'elle arrive à Londres fin de siècle, pour y passer, seule et libre, jusqu'à Alan, une vingtaine d'années de formation. Des amis lui conseillent d'écrire. On lui procure des articles, des commandes de journaux, compte-rendus, essais et histoires. Ces choses-là, ou les amis vous les arrangent, ou elles n'arriveront jamais. C'est un peu d'existence et une forme de gagnepain. Des amis lui conseillent la fiction. Longtemps elle cherche, cette femme qui bouge, échappe et s'enthousiasme ailleurs, cette femme qui change d'humeur et de lieu, quitte et explore, cette déménageuse, elle cherche une façon de raconter qui ne l'ennuie pas. Elle a près de quarante ans quand elle trouve. Au bout de trois ans de tiroir, grâce aux amis bien sûr, le premier livre paraît. C'est de la fiction sans imaginaire : elle raconte ses années de formation. Elle les stylise, elle transpose, transforme, ressera un peu le temps, mais les grands mouvements du roman d'éducation de l'héroïne, Miriam, sont déjà tracés, elle ne les invente pas. Miriam au départ est une adolescente, conscience nébuleuse et naïve ; quelques volumes plus tard, elle arrivera à Londres. A travers les étapes des voyages, des déplacements, à travers les grands épisodes de ses relations, hommes, femmes, et Wells présent partout car on ne s'en défera jamais, Miriam traversera toute la maturation qui la conduira, un jour, à prendre la décision frelatée de l'écrivain, la décision d'entreprendre ce livre. Dorothy n'arrivera d'ailleurs pas à la conduire tout à fait jusque-là, jusqu'au point où elles se rejoignent et se touchent du bout des doigts. Mais elle passera un quart de siècle à retracer son chemin dans Miriam. Cela donne à sa vie une direction étonnante : toute l'intensité se replie comme une marée qui recouvre ce que la marée d'avant découvrait. Les quarts de siècle, chez Dorothy, sont comme des ailes ou comme des voiles qui voudraient se tenir dos à dos, prendre contact et appui l'une sur l'autre. Au centre, la décision de la quarantaine, la création égocentrique. Du coup la parole de Miriam est pleinement subjective, partielle, impériale, intégrale. Cette façon de raconter est la grande nouveauté de l'œuvre, qui n'invente justement pas sa matière, mais les limites et le timbre de sa voix. C'est cette nouveauté qu'on retient, comme si elle naissait d'un dessein formel, alors qu'elle est un aspect d'écriture d'une reprise impériale de la substance du moi. Il est vrai qu'au début on ne sait pas encore qu'il s'agit d'une série, ni surtout, lorsque la série se dessine, que la jeune conscience embuée, impressionniste des débuts, va se transformer non seulement par l'effet du temps qui passe, mais aussi à travers la longue genèse un peu inhumaine d'un écrivain. Au début on peut croire que ces aventures de jeune fille sont de la littérature dite féminine, vue sous un angle intéressant qui la rend singulière. La critique est bonne, l'éditeur accepte sans problème les premiers volumes suivants. On lance à son sujet l'expression « stream of consciousness »,

qu'elle déteste, mais qui est une distinction. En même temps que Joyce et que Proust, elle est perçue comme un pionnier, qui compte.

Mais qu'est-ce que cela veut dire, qu'elle compte ? A la sortie de la Première Guerre mondiale, elle peut croire qu'elle approche de la notoriété. On la mentionne parmi les novateurs. Des revues littéraires d'avant-garde lui demandent des textes. Mais la réalité qui s'épaissit sur elle, ce sont bientôt les traductions alimentaires. George Eliot avait commencé par là, mais pas longtemps. Dorothy, qui les a quittées, les reprend. Elle ne déteste pas, d'ailleurs, ces traductions de l'allemand, du français, qui représentent une somme assurée et moins de démarches et de dispersion que le journalisme. Mais c'est beaucoup de travail, et des contretemps : ou la traduction est abîmée par l'éditeur, et elle refuse de la signer ; ou la traduction est refusée par l'auteur, et ne paraît pas. Ce n'est pas là où on fait le tâcheron qu'on est le moins concerné et qu'on s'use le moins. De temps à autre il lui arrive un pur cadeau : un élan d'admirateur. Une lettre, suivie d'une visite, qui devient une amitié. Cela arrive plusieurs fois. Ils sont beaucoup plus jeunes qu'elle. Ils rêvent de littérature, ou écrivent déjà. Ils sont pauvres ou riches ; ils l'aideront jusqu'à la fin. Ce sont des voix qui escaladent toute l'indifférence du monde et viennent la rassurer, trop fortes, trop tranchantes, excessives, presque irréelles dans le silence de la réalité. Ainsi Miriam existe très fort pour quelques-uns. Dans l'isolement de cette vie où, comme une menace, les repas suivants guettent déjà derrière le prochain, surviennent des éclaboussures d'enthousiasme. On publie un court livre sur elle. Pendant ce temps, l'éditeur se fatigue : on vend très mal. Pourquoi se dépêcherait-elle ? Pourquoi ne mettrait-elle pas mille obstacles alimentaires entre elle et ce que voient les yeux de Miriam ? Un volume terminé est devenu un poids pour l'éditeur. Il y a eu des périodes où Dorothy demandait (sans succès) des avances — suffisamment d'argent pour travailler un an sans contrainte. A la longue, il devient presque inespéré que l'éditeur l'accepte encore malgré ses pertes. Chaque nouveau livre lui ôte un peu de son assurance. La presse, d'ailleurs, la suit beaucoup moins bien. On se lasse d'un dessein jamais explicité. De la façon subjective dont l'histoire se raconte, le parcours n'est pas totalisé, et les livres déconcertent un à un. Une poignée de fidèles suit Miriam, mais on ne sait pas si le public s'élargit. Et les critiques la voient maintenant comme un pionnier qui reste lié à un moment littéraire du passé : le moment s'est épanoui, mais dans l'œuvre des autres. Elle continue, pourtant, parce que le projet le veut, et peut-être aussi grâce à la surexcitation d'esprit propre au journalisme d'idées, qui est son autre gagne-pain, et qui, même s'il vous excède et vous détourne, vous maintient en littérature. Pendant ces mêmes années Virginia Woolf écrit de la fiction le matin, l'après-midi et le soir de la critique. Mais Virginia Woolf n'a pas connu le problème des maisons qu'il faut tenir et entretenir, ces maisons perdues de l'hiver qui n'ont parfois pas l'eau courante, et je n'ai pas parlé du linge, qu'on ne peut pas accrocher dehors sous la pluie, et dans ces enfermements moites il n'en finit jamais de sécher. La soixantaine arrive et Dorothy s'effondre. Épuisée, débordée, enfermée dans ce système de tâches, à côté du mari serein et pathétique qu'elle porte comme sa responsabilité, son projet devient quelque chose qu'elle n'ose plus s'obstiner à

vouloir, quelque chose dont l'univers se passerait si bien. Elle s'effondre. Un peu plus tard, la guerre venue, Virginia Woolf se tuera pour échapper à la menace de ce qu'elle craint le plus, la folie. Mais la vie de la grande Dorothy Richardson n'évitera rien. Elle ira jusqu'à la démence. Pour l'instant, c'est vingt ans trop tôt : elle se reprend. Et d'ailleurs tout s'ouvre, un grand espoir l'attend. Des amis lui trouvent un autre éditeur, qui va rééditer tous les volumes déjà parus. Ils devenaient introuvables, dispersés sur tant d'années, perdus chacun de son côté ; et puis, abîmés d'erreurs minuscules, de ces fautes de ponctuation qui ne laissent pas l'auteur en paix. Maintenant la trajectoire prendra sa force, maintenant l'entreprise va se déployer. Elle donne un douzième volume. L'ensemble paraît en quatre tomes : elle découvre qu'il s'agit de ses œuvres complètes. L'éditeur n'envisage rien de plus. Il présente la série comme close. Mais alors la série est infirme, car le douzième volume ne clôt rien. Miriam n'est pas encore écrivain et l'ensemble ne donne pas sa forme. Et pour prix de cet ensemble décevant, Dorothy n'est plus écrivain. Ce qu'elle ajouterait, qui en voudrait ? Cette seconde chance était un piège. L'entreprise est maintenant plus gravement incomplète, plus imparfaite qu'avant ; car cette première dispersion, au moins, le temps et le hasard la patinaient ; on pouvait retrouver ou chercher un de ces vieux volumes, c'étaient des livres atteints par l'écoulement des ans. Maintenant les voici neufs tous à la fois : et l'entreprise est mutilée, et Dorothy est rendue muette. Il ne peut pas y avoir de suite. D'ailleurs, là-dessus, vient la guerre.

Après la guerre, quand Alan meurt subitement, et qu'elle traîne longuement, dans sa vie allégée, l'occupation d'un treizième volume dans lequel Miriam concevrait son premier livre et croiserait un jeune dessinateur émacié, à ce moment-là, où elle n'écrit plus vraiment, est-elle obscure ou célèbre ? Au fond de son village de Cornouaille, elle a des contacts, elle a des amis. On lui demande, pour les publier, quelques histoires. On vient la voir pour une interview. Quelqu'un, ouvrant la radio, entend mentionner son nom. Des étudiants, aux États-Unis, travaillent sur son œuvre. La grande entreprise nécrophage du monde académique s'est déjà mise en route. Son nom appartient à l'histoire de la littérature. Tout fait d'elle un sujet traitable : pas très connue, mais reconnue, vivement appréciée par de grands écrivains. Ainsi, techniquement, elle existe un peu, mais d'une façon déjà posthume. Ce qui lui arrive de ces bribes l'amuse, pourquoi pas ; mais elle sait qu'elle ne peut plus écrire, et l'œuvre est figée et tronquée ; et ce treizième volume, si elle le terminait, aucun éditeur n'en voudrait. L'élan, l'éclat, tout reste pris dans la résine. C'était quelque chose de très fort si longtemps. L'œuvre lui a échappé des mains. Et l'œuvre est là d'une présence vacillante. Comme ce n'est plus actuel, la presse n'en parle plus. Il n'y aura pas de nouveau public. Il n'y aura rien d'autre que ce qu'il y a eu, si peu, cette première chute lente des livres, ces objets qui ont tournoyé, un peu de presse, quelques admirations, une pâle place au fond des limbes académiques, et au centre, déjà en retrait, une force un peu éperdue, désemparée, aveuglée, une vraie force qui a perdu en route les faveurs de la chance et ne saura jamais à quel moment ni pourquoi. Impossible d'écrire, comment ne pas écrire. Alors elle se quitte : cette durée est trop longue et

ne la concerne plus. Elle se quitte : cela se traduit d'abord par du désordre. Puis, une fois qu'elle est internée, par une agitation qui devient de l'abattement. Évidemment tous les repas sont servis à heure fixe dans ce monde où elle est abattue. Elle se prend pour un écrivain célèbre, dit l'infirmière. Et la visiteuse : Mais, elle est un écrivain célèbre.

L'est-elle ? Elle a connu une fois, à cinquante ans, cette chose étonnante, si juste et trop rare, qui devrait arriver à tous les artistes. Une autre Dorothy Richardson publie un roman aux États-Unis. Évidemment, on les confond. La critique trouve que c'est son meilleur livre. S'il paraît un bon compte rendu sur elle, il est accompagné d'une photo de l'autre. Elle désavoue, elle revendique, elle proclame son identité. Elle se désole, s'indigne, essaie de ne pas trop y penser. Elle la déteste. Peut-être tout nom a-t-il un double, et tout écrivain une fausse œuvre. Ou chaque œuvre nourrit-elle deux identités. Ces vies prennent la texture d'un tissu de mailles, à mailles si fines qu'elles n'ont plus de métallique que le froid et le tombé. Ces vies se nomment l'une l'autre et se repoussent, pure menace indifférenciée. Je suis l'écrivain que tu crois être. Mon ombre effacera la tienne. Tu te disloques, tout en gouttelettes, au creux des lettres de mon nom. Ou si c'est moi, ma photo, mon roman, qui suis le cauchemar né de ta cinquantaine. Même ta biographie me mentionne. Tant que tu seras connue je serai là. Tant que tu surnageras, je ne disparaîtrai pas. Lorsqu'elle est si âgée, tout à la fin, et que l'infirmière l'installe dans un fauteuil, elle qui affirme qu'elle est un écrivain, et l'infirmière qui ne la contredit pas, et que restée seule elle demeure à regarder longuement ses mains, est-ce qu'il lui revient alors une lueur, étonnement ou colère, à l'idée de l'autre écrivain du même nom. Ou est-ce qu'elle se contente de regarder couler entre ses mains écartées ce long cours de vie, doré boueux, qui n'a pas été assez aimé par les dieux. Il n'y a plus de tension, cela même lui est enlevé ; comme s'est défait ce qu'elle a voulu, comme se sont dépris les moments, et comme sont tombés les visages, et le souvenir de la grande entreprise, et l'eau qui n'a jamais bouilli, et l'œuvre déjà engloutie, et le nom un jour contesté ; tout cela tombé, défait, hors d'atteinte, hors de peine, dans le silence qui vient aux artistes et aux autres au bout de la dépossession.

---

(1) 1873-1957. Voir :  
*Gloria G. Fromm*  
*Dorothy Richardson, A Biography*  
University of Illinois Press, 1977  
*John Rosenberg*  
*Dorothy Richardson, The Genius they Forgot*  
Duckworth, 1973.